

Chapitre 5

ENJEUX ET FONDEMENTS DE L'INTERVENTION SOCIALE

LES addictions ne sont pas un phénomène venu de nulle part. Elles sont ancrées dans ce que nous sommes et nos manières de vivre, en particulier dans nos recherches de satisfactions avec les moyens et les attentes d'aujourd'hui. Elles ont à voir avec l'idée que nous nous faisons du bonheur et nos façons d'essayer de le trouver. Elles sont étroitement liées à l'évolution des techniques et à ce que celles-ci nous offrent comme nouveaux espaces, comme nouvelles sensations et comme « technologies de soi » : tous ces moyens de créer du sentiment d'existence, d'élargir et d'étendre le champ des expériences en repoussant les limites du possible. L'individu moderne est ainsi façonné par de nouveaux besoins, et il est souvent bien seul, non seulement pour choisir les réponses adéquates, mais pour trouver, dans tout cela, du sens à sa vie.

Le contexte est un facteur déterminant dans la production et les représentations des conduites addictives. Il en détermine aussi les « solutions ». Ainsi, le concept d'addiction s'est construit à travers deux préoccupations modernes : la sécurité et la santé. D'un côté déviance et délinquance, de l'autre maladie du cerveau. Les États sont poussés à

produire toujours plus de lois et de contrôles sur ces comportements, la médecine et l'industrie pharmaceutique à « mettre sur le marché » de nouvelles techniques toujours plus sophistiquées.

La question n'est pas d'ignorer le besoin de règles ni de minimiser l'intérêt des neurosciences, mais elle est de ne pas enfermer les addictions dans une vision fragmentaire qui, en déniaient leurs liens avec ce monde, ne fait qu'en accroître l'incompréhensibilité et les dommages.

LA MODERNITÉ ET SES RISQUES

Certes, dans les discours et les traités d'addictologie, il est de bon ton d'accorder un rôle au contexte social et culturel. Mais ce rôle est généralement réduit à celui d'un facteur parmi d'autres, un peu comme un fond d'écran : l'essentiel est bien entendu le premier plan, en l'occurrence le produit et ses dangers, l'individu, sa biologie et sa psychologie. Pourtant, les conditions sociales et culturelles sont bien davantage qu'un arrière-plan, tout particulièrement dans la question des addictions.

L'ÈRE DE L'HYPERCONSUMMATION EST CELLE DE LA BANALISATION DES STUPÉFIANTS

« Des produits naturels ou de synthèse sans cesse croissants et à prix toujours plus bas d'un côté, l'éclatement des encadrements moraux, les anxiétés qui se répandent, l'hédonisation des mœurs de l'autre, tout cela provoque une forte expansion sociale des paradis artificiels. Le moment de l'hyperconsommation est celui de la banalisation du recours au stupéfiant. »

Gilles Lipovetsky, 2006.

Les psychotropes et les possibilités qu'ils offrent, sont, comme d'autres technologies, des instruments issus de notre monde « moderne » ou « postmoderne¹ » pour répondre à nos besoins de satisfactions : plaisirs, socialité et soulagement de souffrances. Leur disponibilité, leurs usages et leurs limites interrogent l'évolution globale de notre société

1. Nous n'entrerons pas ici dans le débat sur la question de savoir si nous sommes dans une époque « moderne », « post-moderne » ou une « seconde modernité ». En nous excusant auprès des sociologues et anthropologues qui attachent légitimement de l'importance à cette distinction, nous utilisons dans cet ouvrage les deux substantifs dans un sens équivalent, celui de la société et de la culture qui se mondialisent aujourd'hui, et qui se caractérise notamment par une nouvelle relation entre l'individu et la collectivité.

autant que le micro-contexte social vécu par l'individu et sa famille. Et ils interrogent l'individu lui-même dans ses capacités de choix, et dans son éducation en ce qu'elle lui permet (ou pas) d'acquérir ces capacités.

De nombreuses approches socio-anthropologiques analysent de façon approfondie et convergente ces mouvements de nos modes de vies, de nos représentations et de ce qui anime nos comportements comme nos systèmes économiques, sociaux et politiques. Nous ne prétendons pas en faire un panorama exhaustif, mais orienter le projecteur sur les liens, à nos yeux les plus significatifs, entre mutations sociales et pratiques addictives. Avec les « métamorphoses du rapport au monde » (Morel *et al.*, 2003) qui s'impriment ainsi dans nos vies, l'expérience vécue dans la prise de substances prend des significations et des fonctions nouvelles. Nous devons en tenir compte pour proposer des réponses adaptées.

La primauté de l'individu et l'impératif du bonheur

L'individu a pris une place sans précédent dans nos façons de penser le monde et nos existences. Nous n'avons jamais autant exploré les potentiels et les ressources dont il dispose en tant qu'être unique jouissant d'une certaine liberté. Nous sommes dans une civilisation de l'individu et du bonheur. Il existe bien entendu des degrés et des variables en fonction des pays, des cultures et des communautés, mais ces variations sont moindres que le constat perceptible à l'échelle planétaire : l'individu est au centre de notre vision du monde et, dans beaucoup de pays, au centre du système politique.

La dimension positive de cet « individualisme » l'emporte sur ses inconvénients, en tout cas dans nos perceptions d'aujourd'hui. Nous avons acquis une capacité d'agir et de découvrir individuellement jamais atteinte jusqu'ici et peu de gens souhaiteraient revenir en arrière. L'individu est possiblement acteur du système politique, agent de consommation, concepteur et opérateur de sa propre vie (de son corps, de sa famille, de sa santé, de sa carrière, et même de sa mort...). Bien sûr, la liberté de l'individu dans ces trois domaines essentiels (citoyenneté, économie, vie privée) est relative : il s'agit d'un principe organisateur des représentations et de l'éthique sociale qui ne fait pas pour autant disparaître les inégalités, les contraintes, le besoin d'aspirations communes et de normes collectives. Ce besoin de liens est tout aussi constant et impératif que celui de liberté.

Mais l'individualisme n'a évidemment pas que des aspects « libérateurs », car il distend les liens des individus entre eux et des individus à la collectivité. D'innombrables analyses montrent que nous sommes passés

d'une société soudée autour du devoir envers la collectivité, à une société qui met au centre le devoir de se réaliser soi-même. L'autodétermination prime sur la conformité à « la masse » jusqu'à la limite (pas toujours aisée à tracer) où les comportements individuels pourraient aller à l'encontre des intérêts d'autrui.

Voilà donc la question à laquelle nous sommes confrontés : comment aider l'individu à aller au bout de sa quête individuelle sans mettre en péril son environnement social et écologique, sans se mettre en péril lui-même ? Le bonheur — au sens de correspondre aux canons de la réussite — est devenu un marqueur de la réalisation de soi, et, de ce fait, a pris la forme d'une obligation, intégrée comme telle par chacun. Cet impératif du bonheur et de la plénitude conduit à une « tyrannie du plaisir » et accroît la difficulté à intégrer la limite, la souffrance, la vieillesse, la mort. Or l'individu n'échappera pas à l'expérience du sentiment d'échec personnel, et cet échec sera d'autant moins dépassable qu'il se déroule dans cette « civilisation du bonheur ». L'augmentation des dépressions et des anxiétés, tous les symptômes de dégradation de l'estime de soi signalent cette nouvelle vulnérabilité de l'individu (Lipovetsky, 2006). Toutes ces questions sont au cœur de l'expérience addictive.

L'individu et l'exigence de performance

La primauté de l'individu a plusieurs conséquences capitales. L'une d'entre elles est que le sujet « moderne » va rechercher son bien-être et le sens de sa vie d'abord en fonction de lui-même (« être soi-même »). Ainsi, est-il conduit hors des chemins balisés par des normes et des interdits extérieurs, qu'ils viennent des contraintes imposées par la nature ou des règles restrictives imposées par le groupe. Le résultat est une extraordinaire diversité des modèles de vie et leur grande variabilité dans un même espace¹, et selon les époques de la vie de chacun. Les travaux sur ces questions ont des titres significatifs : *Les Tyrannies de l'intimité* de R. Sennett (1979), *L'Ère du vide* de G. Lipovetsky (1983), *La Fatigue d'être soi* d'A. Ehrenberg (1998), *La Culture du narcissisme* de G. Lasch (2000), *Les Uns avec les autres : quand l'individualisme crée du lien* de F. de Singly (2003), *L'Invention de soi* de J.-C. Kauffman (2004), pour ne citer que quelques exemples. Tous développent avec plus ou moins d'insistance les thèmes du déclin des formes traditionnelles

1. On peut l'observer par exemple dans toutes les grandes mégapoles, quel que soit le continent.

d'appartenance et la mise en lumière des contraintes paradoxales de ce qui découle du nouvel impératif social : la réalisation de soi et le dépassement de soi.

Nul ne peut en effet nier « la montée des valeurs qui favorisent le droit à réaliser les besoins de l'expérience de soi » comme l'a écrit Helmut Klages (1983). Cette société nous permet et nous enjoint même d'être « le constructeur flexible de sa propre vie », le plasticien de son existence, du vécu des événements rencontrés et de ses émotions. Ce faisant, en passant de valeurs comme « une vie de famille heureuse » à celles de « l'épanouissement de l'individualité », des tensions nouvelles apparaissent entre l'individu et l'éthique sociale, les libertés nouvelles créent des incertitudes nouvelles. Nous sommes entrés dans « la société du vécu » comme l'a développé un autre auteur germanophone, Gerhard Schulze (1993).

Alain Ehrenberg (1991, 1995, 1998) avait aussi pointé les effets du « néo-individualisme » et exploré ses liens avec le développement des expériences addictives. Sur sa face « positive », il y a la valorisation d'un individu souple, mobile, autonome, donc adaptable aux exigences du monde moderne, capable de trouver et de définir par lui-même ses repères. Pour parvenir à cet idéal, l'individu « moderne » n'a guère d'autre choix que de consommer les objets produits à cet effet (car la libre consommation est un autre pilier de notre système collectif). Mais le risque de créer un individu fragile, anxieux, insatiable et se mesurant en permanence à l'autre, en est la face plus « négative ». Si on entrait naguère dans l'usage de psychotropes pour se « libérer » d'un carcan collectif étouffant, on y recourt de plus en plus pour chercher à apaiser les angoisses d'un monde trop incertain. Là où on cherchait à explorer des univers « parallèles », on consomme dans une course à la performance qu'alimente la compétition sociale...

La consommation de drogues, dans notre société en tout cas, n'est donc en rien « antisociale ». Au contraire, elle est parfaitement conforme aux valeurs sociales dominantes. Il est logique qu'elle fasse l'objet de revendications, à l'image de la liberté de choix en matière de croyance, de mode de vie, de commerce, de sexualité et de plaisir. Si « jouir sans entrave » était une illusion soixante-huitarde exposant à de nombreux risques, la recherche du bonheur maximal de l'homme moderne n'en comporte pas moins. Aussi doit-elle être balisée et éduquée pour prendre sens et parvenir à son objet : la satisfaction personnelle dans le respect des autres, et en se dégageant de l'illusion du « tout est possible ».